

SOUS LE MÊME TOIT

COMÉDIE EN UN ACTE

PAR

JULES BARBIER



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS
RUE AUBER, 3, PLACE DE L'OPÉRA

LIBRAIRIE NOUVELLE

BOULEVARD DES ITALIENS, 15, AU COIN DE LA RUE DE GRAMMONT

—
1872

Droits de reproduction, de traduction et de représentation réservés

SOUS LE MÊME TOIT

COMÉDIE

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le THÉÂTRE DE CLUNY
le 23 décembre 1874.

42542.27.17.15



Prof. André Maizy

PERSONNAGES

ALFRED VERNIER, architecte	MM. LENORMANT
BALLUE, peintre, ami d'Alfred	VALBEL
GIROMONT, chef de bureau	SAIRVIER
MADAME CERISAIE	M ^{mes} BOVERY
LAURE, fille de M ^{me} Cerisaie et femme d'Alfred	DERSON
URSULE, seconde fille de M ^{me} Cerisaie .	VIAL
THÉRÈSE, servante de M ^{me} Cerisaie . .	SERNEUIL
JOSÉPHINE, servante de Laure	LÉONTINE

La scène se passe à Enghien, chez Alfred Vernier.

S'adresser pour la mise en scène à M. VILAS, régisseur du Théâtre.

SOUS LE MÊME TOIT

Un cabinet d'architecte donnant sur un jardin.

SCÈNE PREMIÈRE

ALFRED, seul. Il est assis devant un bureau chargé de plans.

Ma foi ! si monsieur Giromont n'est pas content du plan de sa maison, il sera difficile ! D'autant que son terrain n'était pas commode ; un hectare tout en longueur, de la route à la rivière, comme qui dirait une aune de ruban ! Enfin ! le voilà servi à souhait ! Il voulait jouir des douceurs de la famille, tout vieux garçon qu'il est, et je lui donne une véritable arche de Noé où il pourra loger sans confusion nièces, neveux, petits-neveux et petites-nièces ; en admettant que tout ce monde-là s'entende ! Car encore la vie commune offre-t-elle bien quelques inconvénients ; mais avec une certaine dose de patience et de philosophie... Je vis bien avec ma belle-mère !...

SCÈNE II

ALFRED, BALLUE

BALLUE, paraissant à la porte du fond.

Bonjour...

ALFRED, se levant.

Tiens ! c'est toi !... Ah ! parbleu !... tu es bien gentil de venir nous voir ; sans reproche, tu ne nous gâtes pas !

BALLUE.

Pure coquetterie de ma part, mon cher ; j'aime à me faire désirer.

ALFRED.

Avoue plutôt que tu n'aimes pas la campagne !

BALLUE.

C'est peut-être parce que tu l'aimes que tu es venu te loger à Enghien, au fond d'un entonnoir ! Mais c'est-à-dire que tes malheureux arbres meurent de chagrin de ne pas la voir, la campagne !

ALFRED.

Bon ! voilà l'éternelle plaisanterie qui recommence ; tu vas encore me dire que ma maison est humide ; n'est-ce pas ?...

BALLUE.

Non, elle n'est pas humide, tiens !

Il soulève délicatement un pan de papier qui ne tient pas au mur.

ALFRED.

Veux tu laisser mon papier ! (Il recolle le papier). Tu ne vois pas que c'est une infiltration?...

BALLUE, soulevant une chaise avec précaution.

Je parie que le pied de tes chaises prend racine.

ALFRED.

Ecoute, avec moi, plaisante tant que tu voudras ! mais, je t'en prie, ne cherche pas noise à ma femme là-dessus...

BALLUE.

Est-ce qu'elle en fait une question d'amour-propre ?

ALFRED.

Non, mais elle est déjà un peu agacée ce matin.

BALLUE.

Bah ! pourquoi ?

ALFRED.

Oh ! pour rien ! une bagatelle ! un carré de terrain où elle voulait faire planter des pommes de terre et où sa mère a fait semer de l'oseille.

BALLUE.

Diable ! ta belle-mère aime donc l'oseille ?

ALFRED.

Il paraît.

BALLUE.

Mais je la croyais à Etretat avec sa seconde fille, mademoiselle...

ALFRED.

Ursule. — Elle devait en effet partir dimanche, mais ma belle-mère a pour habitude de toujours faire le contraire de ce qu'elle décide.

BALLUE.

Tiens! tiens! tiens!

ALFRED.

Cela a l'air de te contrarier?

BALLUE.

Moi, pas du tout! seulement tu sais! Je n'aime guère à faire le galant auprès des femmes!

ALFRED.

Ingrat! ces dames t'adorent justement! ma petite belle-sœur me disait encore hier: On a beau lui en vouloir à votre monsieur Ballüe, quand il paraît, on n'a pas le courage de lui garder rancune.

BALLUE.

Trop aimable. Est-ce qu'elle ne se marie pas?

ALFRED.

Pas encore!

BALLUE.

Elle y met le temps!

ALFRED.

Bon! Il n'y a pas péril en la demeure.

BALLUE.

C'est égal! Depuis cinq ans que tu es marié, elle doit avoir cinq ans de plus!

ALFRED.

Diantre! comme tu calcules de tête!

SCÈNE III

LES MÊMES, THÉRÈSE.

THÉRÈSE.

Madame Vernier n'est pas là?...

ALFRED.

Non, elle est au jardin; pourquoi?...

SOUS LE MÊME TOIT

THÉRÈSE.

C'est madame Cerisaie qui demande ses clés.

ALFRED.

Attendez! je crois qu'elle les a laissées sur la cheminée; les voilà.

Il donne un trousseau de clés à Thérèse.

THÉRÈSE.

Merci, monsieur! — Tiens!

ALFRED.

Quoi donc?

THÉRÈSE.

Nos pincettes!

ALFRED.

Comment! vos pincettes?

THÉRÈSE.

C'est Joséphine qui les aura mises là. Madame les a assez cherchées.

ALFRED.

C'est bon! Prenez-les!...

BALLUE, roulant une cigarette.

On fume toujours chez toi!...

ALFRED.

Parbleu! (Voyant que Thérèse regarde autour d'elle). Eh bien! quoi encore?

THÉRÈSE.

Rien, monsieur. (En s'en allant.) Je regardais s'il n'y avait pas autre chose à nous.

Elle sort.

SCÈNE IV

ALFRED, BALLUE

BALLUE.

Belle nature, va!

ALFRED.

Pourquoi belle nature?...

BALLUE.

Parce que le diable m'emporte, si, à ta place, je pourrais vivre deux jours avec un autre ménage enclavé dans le mien.

ALFRED.

Voilà bien les garçons !

BALLUE.

N'en dis pas de mal ! les garçons vivent tranquilles, j'entends de cette belle tranquillité qui n'a rien à débattre avec les petits intérêts d'un ménage, et, à plus forte raison, de deux ménages.

ALFRED.

Tu crois peut-être que je ne vis pas tranquille ? Il s'agit de ne pas se laisser déborder, voilà tout ! Une fois dans mon atelier, ma solitude vaut la tienne.

On entend jouer sur le piano la *Dernière Pensée* de Weber.

BALLUE.

Qu'est-ce que c'est que ça ?

ALFRED.

C'est le piano d'Ursule !

BALLUE, d'un air sombre.

C'est vrai, elle joue du piano.

ALFRED.

Ne fais pas la grimace, mon cher ; ma belle sœur est excellente musicienne.

BALLUE.

Cela ne l'empêche pas de jouer du piano !

ALFRED.

Tu détestes donc bien le piano ?

BALLUE.

Comme tout le monde.

ALFRED.

Je m'y suis habitué, moi ! (Chantonnant.) Ta la da ! ta da ! tadi ! ta da ! ta da !..

BALLUE.

Ta la da ! ta di ! ta di ! ta da !

ALFRED.

C'est la dernière pensée de Weber.

BALLUE.

J'entends bien.

ALFRED.

Franchement, est-ce que tu ne trouves pas qu'elle y met une expression.....

BALLUE.

Navrante!...

ALFRED, riant.

Tu es bien toujours le même!..

Le piano se tait.

SCÈNE V

LES MÊMES, LAURE.

LAURE, entrant sans voir Ballue.

J'en étais sûre! Il suffit que je dise quelque chose au père Germain pour que maman s'empresse de dire le contraire; mais aussi tu ne veux te mêler de rien!

ALFRED, montrant Ballue.

Pardon, chère amie...

LAURE, changeant de ton.

Ah! monsieur Ballue! que c'est aimable à vous de venir nous surprendre!..

BALLUE.

Madame!...

LAURE.

Vous nous restez à dîner, j'espère?

ALFRED.

Je voudrais bien voir qu'il s'en allât.

LAURE.

Vous savez que nous avons toujours la chambre verte à votre disposition, le jour où il vous plaira d'en profiter.

ALFRED.

Prends garde! Si tu lui offres de rester ici, il s'en ira tout de suite.

BALLUE.

Jé vous prie de n'en rien croire, madame; je ne suis pas si sauvage que votre mari veut bien le dire.

LAURE.

Mon Dieu ! l'on sait du reste que les garçons ne sont jamais libres !

BALLUE.

Comment ?

ALFRED.

Oui, ma femme prétend qu'un garçon traîne toujours à son pied quelque petite chaîne illégitime beaucoup plus pesante que celle du mariage.

BALLUE.

Tu verras que ta femme finira par te le faire croire ?

LAURE.

Mon mari n'est peut-être pas libre ?

ALFRED.

De faire tout ce que tu veux, oui.

LAURE.

Comme c'est spirituel ce que tu dis-là !

SCÈNE VI

LES MÊMES, JOSÉPHINE, rapportant les pincettes.

JOSÉPHINE.

Madame ne sait peut-être pas que Thérèse fouille dans toutes les armoires ?

LAURE.

Comment ?

JOSÉPHINE.

Je ne sais pas ce qu'elle cherche, mais cela fait un beau remue-ménage.

LAURE, à Alfred.

Tu lui as donc donné mes clés ?

ALFRED.

C'est ta mère qui me les a fait demander ; ne voulais-tu pas que je les lui refusasse ?

LAURE.

Tu pouvais les lui porter toi même au moins. — Je vous demande pardon, monsieur Ballüe.

BALLUE.

Faites donc, madame.

Il se met à feuilleter des gravures dans un carton.

JOSÉPHINE, replaçant les pincettes dans la cheminée.

J'ai toujours repris nos pincettes.

LAURE.

Est-ce encore Thérèse qui s'en était emparée?

ALFRED.

Elle prétend qu'elles sont à ta mère.

JOSÉPHINE.

Ces pincettes là! Jamais de la vie, monsieur.

LAURE.

Je les ai apportées de Paris!

ALFRED.

Alors explique-toi.

LAURE.

Tu sais bien que j'aurai beau dire, si maman l'a mis dans sa tête, elle n'en démordra pas!

JOSÉPHINE.

Monsieur croit peut-être que Thérèse se gêne?

LAURE.

C'est une peste que cette fille-là! elle a déjà fait main basse sur toute ma batterie de cuisine. Je ne peux rien avoir à moi, rien!

SCÈNE VII

LES MÊMES, MADAME CERISAIE

MADAME CERISAIE, entrant sans voir Ballue et rendant le trousseau de clés à Laure.

Je te rapporte tes clés, ma fille, mais je te dirai qu'on prend tout chez moi.

BALLUE, à part.

Bon!...

LAURE.

Je te demande pardon, maman, mais il me semble que c'est Thérèse...

SCÈNE HUITIÈME

9

MADAME CERISAIE.

Thérèse n'a rien à voir là dedans, et si Joséphine t'a monté la tête contre elle...

JOSÉPHINE.

Qu'est-ce que j'ai fait ?...

ALFRED, à Joséphine.

Voyons! Taisez-vous?...

JOSÉPHINE.

C'est vrai! si Thérèse vient fureter toute la journée dans ma cuisine, est-ce ma faute?

LAURE, à Joséphine.

Je vous ai priée de tout fermer à clé.

Joséphine sort en grommelant.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, moins JOSÉPHINE.

MADAME CERISAIE.

Il est bien singulier, ma fille, que tu ajoutes plus de foi aux bavardages d'une domestique qu'à ce que te dit ta mère.

LAURE.

Ce n'est pas Joséphine qui a dit au père Germain de semer de l'oseille, toujours!

MADAME CERISAIE.

J'ai cru te faire plaisir; tu sais bien que je ne prends jamais rien dans ton jardin.

LAURE.

Comme tu voudras !...

Elle fait signe à Madame Cerisaie que Ballue est là.

MADAME CERISAIE.

Ce n'est pas comme je voudrai, car c'est toi-même... (Apercevant Ballue et continuant du ton le plus gracieux). Ah! Monsieur Ballue!.. Quelle bonne fortune vous amène à Enghien?.. Et mon gendre qui ne me dit pas que vous êtes là!

BALLUE, se levant et saluant madame Cerisaie.

Madame!...

1..

ALFRED.

Pardon, belle-maman, mais vous étiez si préoccupée...

MADAME CERISAIÉ.

Vous plaisantez, mon cher ami ; est-ce que je me préoccupe de pareilles bagatelles ?

ALFRED, ricanant.

Il me semblait cependant...

MADAME CERISAIÉ, s'animant.

Il me semble à moi que quand je vous dis une chose, vous pouvez me croire.

ALFRED.

Mon Dieu ! chère maman, ne vous fâchez pas !

MADAME CERISAIÉ.

Qui est-ce qui se fâche ? personne ne se fâche !...

ALFRED.

Soit ! je veux dire seulement...

MADAME CERISAIÉ.

Mais quelle manie avez vous de vouloir tout approfondir?... C'est un défaut dont vous devriez bien corriger votre ami, monsieur Ballüe ! Il ne sait pas laisser tomber les choses !

ALFRED.

Que diable ! aussi, je ne peux jamais achever une phrase !

MADAME CERISAIÉ.

Voilà ! — achever ses phrases ! S'il se contentait de parler encore ! mais il faut qu'on l'écoute.

ALFRED.

Il me semble qu'on ne parle guère pour autre chose.

MADAME CERISAIÉ.

Je vous demande pardon, mon cher ami ; il y a des gens qui parlent pour ne rien dire.

ALFRED.

Merci !...

MADAME CERISAIÉ, à Ballüe.

Vous voyez ! est-ce que vous lui connaissiez ce caractère-là, monsieur Ballüe !

BALLUE, riant.

Ma foi, non, madame !...

LAURE.

Je ne trouve pas qu'il soit si mauvais !

MADAME CERISAIÉ, à Laure.

Je serais bien étonnée si tu ne me contredisais pas !

SCÈNE IX

LES MÊMES, URSULE.

URSULE, entrant sans voir Ballüe.

Maman, voilà monsieur Giromont.

MADAME CERISAIE.

L'as-tu fait entrer dans le salon de Laure?

URSULE.

Oui, maman.

LAURE, à demi-voix.

Pourquoi pas dans le vôtre?

URSULE.

Le nôtre est sens dessus dessous!

LAURE, de même.

Thérèse n'avait qu'à le ranger.

URSULE.

Elle prépare la chambre verte.

LAURE, de même.

Pour qui?

MADAME CERISAIE, de même.

Pour monsieur Giromont.

LAURE, de même.

Il reste donc ici?...

MADAME CERISAIE, de même.

Apparemment!...

LAURE, de même.

On aurait pu me prévenir au moins!...

URSULE.

Ne fallait-il pas te demander la permission? tu es gracieuse, va!...

MADAME CERISAIE.

Je vais le recevoir. Je vous prie de m'excuser, monsieur Ballüe.

URSULE, changeant de ton.

Monsieur Ballüe!... Ah! quel bonheur!...

BALLUE.

Mademoiselle !...

MADAME CERISAIÉ.

Tu viendras me rejoindre, Ursule.

URSULE, du ton le plus gracieux.

Oui, maman !...

LAURE, à part.

C'est cela ! la voilà tout sucre et tout miel maintenant.

Madame Cerisaie sort.

SCÈNE X

BALLUE, ALFRED, LAURE, URSULE

URSULE.

Ah ! monsieur Ballüe !... ce n'est pas aimable à vous de nous oublier comme vous faites.

BALLUE.

Mon Dieu ! vous savez, mademoiselle ; Enghien est si loin de Paris !...

URSULE.

C'est à l'autre bout du monde, n'est-ce pas ? Enfin, puisque vous voilà, on vous pardonne.

Elle tend coquettement la main à Ballüe et continue à causer avec lui à voix basse.

LAURE, à part.

Elle ne peut pas dire un mot naturellement.

ALFRED, s'approchant de Laure.

Qu'est-ce que tu as, chère amie ?

LAURE.

J'ai que je ne peux plus mettre le pied dans mon salon.

ALFRED.

Pourquoi ?

LAURE.

Parce que maman trouve commode d'y recevoir ses amis. Tu verras qu'on finira par envahir ma chambre à coucher. Ne s'avise-t-on pas de prendre la chambre verte sans me prévenir ?

ALFRED.

Que veux-tu ? Il faut bien t'y résigner.

LAURE.

Je ne me résignerai jamais à ne pas être chez moi ; je ferai plutôt mettre des cadenas.

ALFRED.

Voyons, calme-toi !

LAURE.

Que je me calme ! c'est facile à dire ! on voit bien que ce n'est pas toi qui en as l'ennui.

URSULE.

Oh ! que vous seriez gentil de me donner un conseil, monsieur Ballüe !

BALLUE.

Volontiers, mademoiselle ; seulement, je vous préviens que j'ai le malheur d'être plus franc qu'il ne faut.

URSULE.

Mais c'est bien ainsi que je l'entends.

ALFRED, à Ballüe.

Ursule veut te montrer ses dessins ?

URSULE, avec coquetterie.

Ils sont trop mauvais, n'est-ce pas ?

ALFRED.

Mais pas du tout ; il y en a de très jolis.

URSULE.

Je suis sûre que monsieur Ballüe les trouvera affreux.

LAURE.

Alors ne les montre pas.

URSULE.

Mon Dieu ! tu sais bien que je n'y attache pas d'importance.

LAURE.

Alors, montre-les.

URSULE, à Ballüe.

Si vous voulez venir ?...

LAURE.

Pourquoi ne vas-tu pas les chercher ?

URSULE.

Le carton est trop lourd ! monsieur Ballüe aura bien la bonté de venir jusque dans le salon.

BALLUE.

Comment donc, mademoiselle! (A part.) Marchons!

Il prend son chapeau et sort avec Ursule.

SCÈNE XI

ALFRED, LAURE.

LAURE.

Il paraît qu'elle les a déjà montrés à monsieur Giromont, ses dessins.

ALFRED.

Eh bien! où est le mal? Il est bien naturel qu'elle aime à se parer de ses petits talents.

LAURE.

Soit! mais ce qui n'est pas naturel, c'est qu'elle se jette à la tête de tout le monde, comme elle le fait! Dès qu'il paraît quelqu'un, il faut qu'elle l'accapare!... et ce sont des exclamations à n'en plus finir : (Imitant Ursule). « Monsieur Ballüe!. Ah! quel bonheur!... » C'est exaspérant!

ALFRED.

Que veux-tu? Elle a le caractère ainsi fait; tu ne le changeras pas. Il y a des gens qui ont un impérieux besoin de paraître aimables.

LAURE.

Elle devrait bien garder un peu de son amabilité pour sa famille alors. Enfin trouves-tu convenable qu'elle jette ainsi le grappin sur monsieur Ballüe qu'elle n'a pas vu six fois dans sa vie?

ALFRED.

Tu sais bien qu'avec Ballüe c'est sans conséquence.

LAURE.

Je te dis qu'elle se fait du tort, et que ce n'est pas avec ces manières là qu'elle trouvera un mari. Les hommes ne sont pas si bêtes qu'ils en ont l'air en définitive. Mais essayez donc de faire entendre raison à maman là dessus. Il ne faut pas qu'on s'avise de toucher à mademoiselle toute-à-tous.

Elle n'a qu'à ouvrir la bouche pour qu'on trouve cela admirable!

ALFRED.

Alors fais comme moi! ne t'en mêle pas!

LAURE.

C'est-à-dire qu'il faut voir les gens tomber dans un puits sans leur crier casse-cou?...

ALFRED.

On essaye de les retenir, ma chère, mais sans crier trop fort.

LAURE.

Eh bien! tu es content, j'espère! tu as placé ta petite moralité!

ALFRED.

Le diable m'emporte si j'y songeais!

SCÈNE XII

LES MÊMES, JOSÉPHINE, puis MADAME
CERISAIE.

JOSÉPHINE.

Madame! Thérèse déménage toute la maison pour meubler la chambre verte.

LAURE.

Par exemple!

JOSÉPHINE.

Si madame veut venir voir!

LAURE.

Décidément, on se croit en pays conquis ici!

MADAME CERISAIE, entrant.

Mais, ma fille, tu n'y penses pas; monsieur Giromont est là!

LAURE.

Eh bien, que veux-tu que j'y fasse?

MADAME CERISAIE.

Il me semble que tu pourrais venir lui dire bonjour, au moins.

LAURE.

Je suis malade.

Elle sort avec Joséphine.

SCÈNE XIII

ALFRED, MADAME CERISAIE

MADAME CERISAIE.

Pourriez-vous me dire, mon gendre, à qui votre femme en a depuis ce matin ? elle n'est pas abordable.

ALFRED.

Mais, chère maman, elle vous l'a dit ; elle est un peu malade.

MADAME CERISAIE.

Bon ! vous savez bien qu'elle n'est jamais malade ; elle s'écoute, voilà tout. Ce n'est pas une raison, en tout cas, pour répondre de ce ton là à tout ce que je lui dis.

ALFRED.

Pardon, chère maman, mais je vous ferai observer que ce n'est pas moi qui l'ai élevée.

MADAME CERISAIE.

Aussi était-elle tout autre quand je vous l'ai donnée, mon gendre ; et, puisque vous me mettez sur ce sujet-là, c'est vous qui me l'avez gâtée. Si vous aviez un peu de fermeté...

ALFRED.

C'est-à-dire que vous me reprochez d'aimer votre fille ?

MADAME CERISAIE.

Je vous reproche de lui donner raison quand elle a tort. (S'attendrissant). En vérité, Alfred, vous êtes bien changé avec moi ! on dirait depuis quelque temps que vous ne cherchez qu'à me dire des choses désagréables !

ALFRED.

Mais pas du tout, chère maman, pas du tout !

MADAME CERISAIE, avec des larmes dans la voix.

Vous ne me connaissez pas, mon ami ! J'ai besoin de tendresse, moi ! Je ne peux pas vivre sans qu'on m'aime.

ALFRED.

Mais je vous aime de tout mon cœur, vous le savez bien!...

MADAME CERISAIE, lui serrant la main.

Oui, n'est-ce pas?...

ALFRED.

Franchement vous ne devriez pas en douter.

MADAME CERISAIE.

Que voulez vous? c'est plus fort que moi. Enfin, n'en parlons plus! Je voulais causer avec vous. Mais avant tout je vous supplie de ne pas répéter à votre femme ce que je vais vous dire; non pas que je veuille lui en faire mystère, mais, jusqu'à nouvel ordre, j'aime autant qu'elle n'en sache rien.

ALFRED.

Soit!

MADAME CERISAIE, allant s'asseoir.

C'est que je vous connais, vous ne savez rien garder pour vous!

ALFRED.

Bon!

MADAME CERISAIE.

Enfin, vous me le promettez, n'est-ce pas!

ALFRED, s'asseyant près de Madame Cerisaie.

Je vous le promets.

MADAME CERISAIE.

Eh bien! mon cher ami, je sais pourquoi monsieur Ballüe vient ici.

ALFRED.

Mais... il vient pour me voir, je suppose...

MADAME CERISAIE.

Pas du tout.

ALFRED.

Comment?...

MADAME CERISAIE.

Il vient pour Ursule!

ALFRED.

Ballüe?

MADAME CERISAIE.

Sans doute! Je ne vois pas ce qu'il y a là de si extraordinaire.

ALFRED, riant.

Ah! par exemple! Chère maman, je vous conseille de vous ôter cette idée-là de l'esprit.

MADAME CERISAIE.

Pourquoi donc ?

ALFRED.

Parce qu'elle vous ferait faire une école.

MADAME CERISAIE.

Mon cher Alfred, vous pensez bien que, si je vous en parle, c'est que j'ai de bonnes raisons pour le croire.

ALFRED.

Enfin vous admettez bien que vous pouvez vous tromper ?

MADAME CERISAIE.

Je ne me suis jamais trompée.

ALFRED.

Soit ! mais alors expliquez-moi pourquoi Ballüe n'a pas mis le pied ici depuis six mois.

MADAME CERISAIE.

Une intrigue à dénouer, une chaîne à rompre !... comprenez-vous ?

ALFRED.

Ballüe ?...

MADAME CERISAIE.

Assurément ! Chacune de mes paroles ne va-t-elle pas vous faire tomber des nues ?...

ALFRED.

Ma foi ! Si ce n'est des nues, c'est de la lune !

MADAME CERISAIE.

Voulez-vous des détails ? Une veuve de trente-cinq ans, blonde, dont le mari était agent de change, c'est-à-dire non, Espagnol. Je le tiens de monsieur Giromont.

ALFRED.

Quel diable de roman me contez-vous là ? Si vous connaissez Ballüe comme moi...

MADAME CERISAIE.

Mais rappelez-vous donc comme il se promenait avec Ursule dans le jardin, de quel air il lui parlait, avec quelle insistance, il la priait de se mettre au piano !

ALFRED, se levant.

Oui. (Fredonnant la *Dernière Pensée* de Weber.) talada ! tada ! tadi ! tada ! tada !...

MADAME CERISAIE, se levant.

Qu'est-ce qui vous prend ?...

ALFRED.

Rien !

MADAME CERISAIE.

Nieriez-vous, pour ne parler que d'aujourd'hui, son empressement à voir les dessins d'Ursule ?...

ALFRED.

Ah ! pour cela, chère maman, c'est Ursule qui a enlevé Ballüe.

MADAME CERISAIE.

D'abord, mon gendre, ma fille n'enlève personne ; et, ensuite, vous n'avez pas vu avec quel intérêt il lui donnait des conseils ! En vérité, je ne sais pas ce que vous avez contre cette pauvre enfant !

ALFRED.

Moi !...

MADAME CERISAIE.

Franchement, Alfred, croyez-vous qu'on puisse la voir sans l'aimer ?

ALFRED.

Je ne dis pas, mais...

MADAME CERISAIE.

Mais alors qu'y a-t-il de si ridicule dans ce que je dis ?

ALFRED.

Encore une fois, il n'y a rien de ridicule ; seulement...

MADAME CERISAIE.

Je ne vous fais qu'une question : Si monsieur Ballüe ne vient pas pour Ursule, pour qui vient-il ?...

ALFRED.

Pour moi, parbleu ! pour moi !

MADAME CERISAIE.

En ce cas, mon cher Alfred, permettez-moi de vous faire remarquer que ses visites sont fort compromettantes ; car du moment qu'il y a une jeune fille dans une maison...

ALFRED.

Tous les amis de la maison doivent l'épouser, n'est-ce pas ?...

MADAME CERISAIE.

Ai-je dit cela ? Quel plaisir prenez-vous à dénaturer toutes mes paroles ? Je ne prétends pas que tous vos amis doivent l'épouser ; je vous signale seulement les conséquences de...

ALFRED.

De quoi ?...

MADAME CERISAIE.

Je ne sais plus ce que je voulais dire ; vous me faites perdre

le fil de mes idées ! Enfin, je m'en tiens à mon premier mot qui est le seul vrai ; monsieur Ballûe adore Ursule...

ALFRED, entre ses dents.

Oui !...

MADAME CERISAIE.

Adore Ursule !... Sa position est honorable, ma fille a du goût pour les arts, vous savez le chiffre de sa dot, c'est à vous de sonder adroitement votre ami et d'obtenir sa confiance. Vous voyez que la démarche est bien simple.

ALFRED.

Très-simple !

MADAME CERISAIE.

Ai-je eu tort de compter sur votre intermédiaire ?

ALFRED.

Nullement ; mais je vous avertis que vous en serez pour vos frais.

MADAME CERISAIE.

Eh bien ! nous verrons !

ALFRED.

Vous verrez !

MADAME CERISAIE.

Surtout pas un mot à votre femme !

ALFRED.

Soyez tranquille !

SCÈNE XIV

LES MÊMES, THÉRÈSE :

THÉRÈSE.

Madame ! Joséphine a tout mis sur le palier.

MADAME CERISAIE.

Quoi ?

THÉRÈSE.

Ce que j'avais porté dans la chambre verte.

MADAME CERISAIE.

C'est trop fort !

THÉRÈSE.

On dirait un gendarme !

MADAME CERISAIE.

Pourquoi n'avez-vous pas appelé ma fille?

THÉRÈSE.

Madame Vernier ? mais elle est là, madame ! Elle dit qu'on prend sa maison pour une auberge.

MADAME CERISAIE.

Vous entendez, mon gendre !

ALFRED.

Mon Dieu ! calmez-vous ! j'y vais :

MADAME CERISAIE, suivant Alfred.

Votre femme ne veut-elle pas que je loge monsieur Giro-
mont dans l'écurie, dans la remise, dans le colombier ?....

Elle sort avec Alfred ; sa voix perd dans la coulisse.

SCÈNE XV

THÉRÈSE, puis JOSÉPHINE.

THÉRÈSE, seule.

Merci ! — Une auberge ! — On paye dans une auberge, mais on a ce qu'on veut ! — Voyons donc ! pendant que je suis seule ! — Si je faisais ma provision de papier à lettre. (Ouvrant le tiroir du bureau). A la bonne heure, monsieur Vernier ! Il ne prend pas ses clés, lui !.. Tiens ! il n'y a plus d'enveloppes !..

JOSÉPHINE, entrant et voyant Thérèse fouiller dans le bureau.

Et puis madame dira encore que c'est moi, n'est-ce pas ?

THÉRÈSE, sans se déranger.

Avec cela qu'elle te fait peur, madame !

JOSÉPHINE.

Ce n'est pas qu'elle me fasse peur, mais c'est toujours ennuyeux d'avoir des raisons.

THÉRÈSE.

Qui est-ce qui n'en a pas ? Tu crois peut-être que madame Cerisaie me laisse tranquille ? Il n'y a pas de danger ; en voilà une qui est tannante !..

JOSÉPHINE.

Pas plus que madame, toujours !

THÉRÈSE.

On sait bien qu'elles sont toutes les mêmes. C'est égal ! Je commence à en avoir assez de cette maison-là !

JOSÉPHINE.

Et moi donc ? si tu entendais le train qu'ils font là haut !

THÉRÈSE.

Encore pour leur chambre verte ?..

JOSÉPHINE.

Pardi !..

THÉRÈSE.

Ça fait rire !..

JOSÉPHINE.

Tiens ! voilà des plumes qui m'iraient bien, à moi !

THÉRÈSE.

Il y en a assez ! c'est leur rendre service que d'en prendre !..

A propos, je ne t'ai pas dit ?..

JOSÉPHINE.

Quoi ?..

THÉRÈSE.

Il paraît que monsieur Ballüe vient pour mademoiselle !..

JOSÉPHINE.

Allons donc !..

THÉRÈSE.

C'est madame Cerisaie qui le disait à monsieur. Je n'ai pas tout entendu, mais il m'a bien semblé qu'ils parlaient de mariage.

JOSÉPHINE.

Je croyais qu'elle devait épouser monsieur Dourlan.

THÉRÈSE.

Monsieur Dourlan ! Il y a beau temps que c'est fini ! le dernier, c'était monsieur Jeanron.

JOSÉPHINE.

Mais elle en change donc tous les huit jours ?

THÉRÈSE, voyant entrer Ballüe.

Chut !..

SCÈNE XVI

LES MÊMES, BALLUE.

BALLUE.

Ouf!...

JOSÉPHINE.

Bonjour, monsieur Ballüe! vous vous portez bien?

BALLUE.

Très-bien! mon enfant! Merci! — et j'espère que nous cultivons toujours le plum-pudding, hein?...

JOSÉPHINE.

Toujours, monsieur Ballüe. Il paraît que ma cuisine ne vous déplaît pas?...

BALLUE.

Mais non!

JOSÉPHINE.

Alors, monsieur Ballüe, supposé que vous soyez pour vous marier, vous devriez bien me prendre comme cuisinière!

BALLUE.

Hein?...

THÉRÈSE, à part.

Est-elle intrigante!

JOSÉPHINE.

Seulement, si vous voulez savoir mon avis, vous ferez bien de ne pas demeurer avec la famille de votre femme.

BALLUE.

Parbleu! ma chère enfant, vous n'auriez pas été de cet avis là, que j'aurais été de l'avis dont vous n'auriez pas été. Mais rassurez-vous! je ne songe pas à me marier!

JOSÉPHINE.

Savoir!

BALLUE.

Comment? savoir!

THÉRÈSE, bas à Joséphine.

Mais tais-toi donc!

JOSÉPHINE, riant.

Je vous ferai des plum-pudding, monsieur Ballüe!...

BALLUE.

Merci!...

Joséphine et Thérèse sortent en riant et en se poussant.

SCÈNE XVII

BALLUE, puis GIROMONT.

BALLUE, seul.

En voilà une idée! me marier... Jamais! (Il prend un journal et s'assied en fredonnant : « *Où peut-on être mieux qu'au sein de sa famille?* ») (Parcourant le journal.) Empoisonnement d'un mari par sa femme; comme c'est encourageant!

GIROMONT, entrant.

Ah! j'étais bien sûr de vous retrouver dans le sanctuaire des arts, monsieur Ballüe! La peinture et l'architecture sont sœurs!

BALLUE.

Monsieur!...

GIROMONT.

Vous lisez le journal? Continuez, je vous en prie! Je sais mieux que personne qu'il est des heures où l'on se plaît dans le recueillement. La liberté est le véritable charme de la campagne. Mais je serais désolé d'être indiscret, cher monsieur! que je ne vous dérange pas!...

Fredonnant :

Je ne sais quelle ardeur me pénètre.
De mes sens je ne suis plus le maître!
Je ne sais...

(S'arrêtant devant le bureau.) Ah! voilà sans doute le plan de ma maison! Route de Bougival : c'est bien cela. Vous qui vous y connaissez, monsieur Ballüe, vous seriez bien aimable de me dire à quel style le appartient cette construction?

BALLUE, sans se déranger.

Au style égyptien, monsieur.

GIROMONT.

Ah! vraiment! Je croyais que le péristyle était de l'ordre....

BALLUE.

Dorique.

GIROMONT.

Ah! fort bien!... et les fenêtres?

BALLUE.

Les fenêtres sont de la renaissance avec des couronnements bizantins.

GIROMONT.

Ah! très-joli! et le belvédère?..

BALLUE.

Le belvédère est chinois.

GIROMONT.

Ah! charmant!.. votre ami vous a sans doute expliqué la distribution des appartements.

BALLUE.

Mon Dieu! c'est bien simple; le rez-de-chaussée est occupé par les chambres à coucher; la cuisine et les communs sont au premier étage; le deuxième est réservé au salon et au billard; on mange dans le sous-sol, et le belvédère est pour les pigeons.

GIROMONT.

Je vous remercie..

BALLUE.

Comment donc!..

GIROMONT.

Eh bien! monsieur Ballue, c'est dans cette oasis que je compte passer les dernières années de ma vie, entouré de parents dont l'affection donnera peut-être le change aux désirs tardifs de mon cœur. Car il ne faut pas s'y tromper, les plaisirs frivoles du célibat n'en compensent pas les amertumes.

BALLUE, à part.

Qu'est-ce qu'il me chante?

GIROMONT.

Le lion lui-même choisit une compagne! Pourquoi ne pas l'imiter? Mais je vous empêche de lire! Mille pardons!.

Seconde exécution de la *Dernière Pensée* de Weber, dans la coulisse.

BALLUE, à part.

Bon! le piano à présent!.

GIROMONT.

Ah! ah! vous me paraissez sensible au charme de la musique, monsieur Ballüe. C'est la *Dernière Pensée* de Weber qui est de Reissiger, comme vous savez! (Fredonnant.) la! la où! la où! la où! la où! la où! la la où! la où! la où! la où!

BALLUE, à part.

Il paraît qu'il est tyrolien!

GIROMONT.

Charmante exécution, n'est-ce pas?

BALLUE.

Charmante!.

GIROMONT.

Ne trouvez-vous pas que mademoiselle Ursule a des dispositions toutes particulières pour les arts?

BALLUE.

Toutes particulières!..

GIROMONT.

Je ne sais si je suis aveuglé par une vieille amitié, mais ses dessins m'ont paru délicieux!

BALLUE.

Délicieux!

GIROMONT.

Et quelle aimable personne! le portrait de sa mère, monsieur Ballüe! *pulchrâ matre pulchrior filia!*..

BALLUE, entre ses dents.

Va te promener!..

Il froisse le journal avec rage et se lève; le piano se tait.

GIROMONT.

Qu'avez-vous?...

BALLUE.

Rien! monsieur Giromont!... un peu de malaise!...

GIROMONT.

Eh bien! puisque vous ne lisez plus, l'exercice vous fera du bien! Oserai-je vous proposer une partie de boules?...

BALLUE.

Pardon, mais...

GIROMONT.

Vous ignorez peut-être que le jeu de boules est fort ancien! Il passionnait tellement nos ancêtres, que le roi Charles cinq fut obligé de l'interdire, alléguant qu'il avait besoin de soldats et non de bouleurs!

BALLUE, à part.

Ma foi ! j'aime encore mieux en passer par le cochonnet que par ses considérations historiques. (Haut.) Je suis à vos ordres, monsieur.

GIROMONT.

Intéressons-nous la partie ?

BALLUE.

Comme vous voudrez !

GIROMONT.

Allons, monsieur Ballue ! Je ne suis pas fâché de me mesurer avec vous ! *sub tegmine fagi*, si vous le voulez bien ! car il fait chaud !

BALLUE, entre ses dents, avec rage.

Facit calidum !

GIROMONT.

Plaît-il?...

BALLUE.

Rien ! (Très-vite.) *Mæcenas atavis ille ego qui quondam sunt quos curriculo tu marcellus eris furor arma ministrat.* Marchons ! monsieur ! marchons !

GIROMONT, à part.

Qu'est-ce qu'il a ?

SCÈNE XVIII

• LES MÊMES, URSULE, puis LAURE.

URSULE.

Est-ce moi qui vous mets en fuite, messieurs ?

GIROMONT.

Ah ! ma chère Ursule, vous ne le croyez pas ! l'aimant attire le fer.

URSULE.

Vous êtes un flatteur, monsieur Giromont ! mais où donc alliez-vous ?...

GIROMONT.

Nous méditions une partie de boules.

URSULE.

Ah ! bravo ! vous me permettrez bien d'y prendre part, n'est-ce pas ?...

GIROMONT.

Comment donc, ma chère enfant ! vous nous rappellerez ces amazones de l'antiquité qu'on nous représente s'exerçant à lancer le disque, avec une vigueur tempérée par la grâce!...

BALLUE.

Charmant!...

URSULE.

Je vous prévien que monsieur Giromont est d'une force écrasante, monsieur Ballüe!... Aussi je me ligue avec vous!...

GIROMONT.

Me voilà perdu!

Laure entre en scène.

URSULE.

Attendez! si Laure veut en être, nous serons deux contre deux!

LAURE.

De quoi s'agit-il?...

URSULE.

D'une partie de boules; monsieur Ballüe est avec moi.

LAURE.

Laisse ces messieurs jouer seuls; j'ai deux^m mots à te dire.

URSULE.

Tu me les diras plus tard.

LAURE.

Impossible! Il faut que je te parle à l'instant même.

URSULE.

Vous le voyez, monsieur Ballüe, ce n'est pas ma faute; commencez toujours; je vous rejoindrai...

GIROMONT, bas à Ballüe.

Franchement, est-ce qu'elle n'est pas adorable?

BALLUE.

Terque quaterque / monsieur Giromont!

Ils sortent.

SCÈNE XIX

LAURE, URSULE.

URSULE, d'un ton sec.

Eh bien! quoi?

LAURE.

Ah ! voilà le ton naturel qui revient maintenant !... Eh bien, ma chère amie, je voulais tout simplement te dire que ta conduite est d'une inconvenance qui n'a pas de nom !...

URSULE.

Comment cela ?

LAURE.

Tu n'as pas la tenue d'une jeune fille ; tes éclats de joie, tes dandinements, tes yeux en coulisse, tes façons d'arrondir le bras, tout cela est d'une franche coquette, et tu recommences justement avec monsieur Ballüe le manège qui t'a si bien réussi avec monsieur Jeanron, monsieur Dourlan et les autres. Tu penses bien que si je t'en parle c'est dans ton intérêt, car en somme, qu'est-ce que cela me fait à moi ?

URSULE.

Alors pourquoi t'en mêles-tu ?

LAURE.

Parce qu'il me semble que je puis bien dire la vérité à ma sœur, puis que les autres ne la lui disent pas.

URSULE.

Eh bien, ce ne sont pas tes affaires ! es-tu contente ?

LAURE.

Mais parle donc de ce ton-là devant les étrangers au moins ! Je donnerais tout au monde pour que monsieur Ballüe pût t'entendre !

URSULE.

C'est vrai ! toujours des reproches ! Je ne pourrai bientôt plus lever les yeux sans faire crier au scandale. — Si ma conduite était aussi inconvenante que tu le prétends, maman y trouverait à redire, je suppose.

LAURE.

Oui, elle fera si bien, que tu mourras vieille fille !

URSULE.

Et si je ne veux pas me marier, moi ! Je ne force personne à m'épouser.

LAURE.

Sois tranquille ! on ne t'épousera pas !

SCÈNE XX

LES MÊMES, MADAME CERISAIE.

MADAME CERISAIE.

Comment! on ne l'épousera pas!... Qu'est-ce qu'il y a donc?...

URSULE.

Il y a que mes inconvenances offusquent madame, et que c'est moi qui ai fait fuir monsieur Dourlan, monsieur Jeanron, est-ce que je sais?..

MADAME CERISAIE, à Laure.

Mais en vérité, ma fille, je ne comprends pas que tu reproches à ta sœur d'avoir refusé des partis qui ne lui convenaient pas le moins du monde.

LAURE.

Elle aurait été bien habile de les refuser puisqu'ils ne se sont pas offerts.

MADAME CERISAIE.

Si tu nies l'évidence, je n'ai plus rien à dire...

LAURE.

Monsieur Dourlan t'a demandé Ursule?

MADAME CERISAIE.

Monsieur Dourlan avait une mère impossible.

LAURE.

Mais il ne s'agit pas...

MADAME CERISAIE.

C'est comme monsieur Jeanron. Est-ce qu'elle pouvait épouser monsieur Jeanron, avec ses manies? Sans parler de son âge!... Car il a au moins dix ans de plus que ton mari!

LAURE.

Monsieur Jeanron?

MADAME CERISAIE.

Certainement! Et encore je reste au-dessous de la vérité; car je me rappellé très-bien l'avoir vu à la première représentation de *Robert-le-Diable*!

LAURE.

Pourquoi pas tout de suite Mathusalem?

MADAME CERISAIE.

Tu n'as qu'à compter; c'était en 1836.

LAURE.

Robert-le-Diable?

MADAME CERISAIE.

Si je te le dis, c'est que j'en suis sûre.

URSULE.

Tu le sais peut-être mieux que maman?...

- LAURE.

Je sais que *Robert-le-Diable* date de plus loin.

MADAME CERISAIE.

C'est bien simple! tu as vingt-neuf ans, n'est-ce pas?

LAURE.

C'est cela! Vieillis-moi maintenant! Si j'ai vingt-neuf ans, Ursule en a vingt-cinq!

MADAME CERISAIE.

Mais, ma fille, tu n'as pas besoin de crier si fort.

URSULE.

Mon Dieu! laisse-la faire! Je n'ai pas peur que monsieur Ballüe l'entende.

LAURE.

Si monsieur Ballüe t'est si indifférent, pourquoi fais-tu la coquette avec lui depuis ce matin?

MADAME CERISAIE.

Ursule fait la coquette?

LAURE.

Tu n'avais qu'à la regarder pour voir ses yeux en coulisse.

MADAME CERISAIE.

Et si elle est née avec des yeux en coulisse, est-ce sa faute?

SCÈNE XXI

LES MÊMES, ALFRED.

LAURE.

Ah! tu arrives à propos! — n'est-il pas vrai que monsieur Jeanron...

ALFRED.

Il s'agit bien de monsieur Jeanron ! Ce pauvre monsieur Giromont est blessé !

LES TROIS FEMMES, ensemble.

Blessé !

ALFRED.

Mon Dieu, oui ! par une boule que Ballüe a eu la maladresse de lui lancer dans les jambes !

LAURE.

Où est l'arnica ?

MADAME CERISAIE.

Dans ma chambre !

URSULE.

J'y cours !

Elle sort.

LAURE.

Pauvre monsieur Giromont !

Elle sort.

MADAME CERISAIE, à Alfred.

Quand je vous le disais que vos boules seraient cause d'un malheur !

Elle sort.

SCÈNE XXII

ALFRED, puis BALLUE.

ALFRED.

Bon ! c'est la faute de mes boules ! (voyant entrer Ballüe.) Ah ! te voilà, maladroit !

BALLUE, avec un ricanement féroce.

Tu trouves?...

ALFRED.

Comment? est-ce que par hasard?...

BALLUE.

Non ! le ciel m'est témoin que je n'y ai pas mis de préméditation ! Un Dieu vengeur a seul conduit ma boule ! mais du moment qu'elle n'atteignait pas le cochonnet, pouvait-elle

mieux faire que de mettre mon ennemi hors de combat? car tu ne sais pas que c'est mon ennemi, ton monsieur Giromont! Il y a une heure qu'il joue avec moi comme le chat avec la souris! Il m'a dit des choses à faire frémir, entends-tu? « Que ton atelier était le sanctuaire des arts, qu'il ne sait quelle ardeur le pénètre, que le lion choisit une compagne et que je ferai bien de l'imiter!!! » Et tu trouves que ma boule a fait fausse route?... mais c'est-à-dire que je la bénirais du haut des cieux, ma boule! ce n'est pas un homme, vois-tu bien! c'est un gorille, ce Giromont-là! Et encore non! c'est une espèce non classée par Cuvier : il a trouvé moyen d'entrer dans l'arche; il a échappé au déluge, voilà tout!

ALFRED.

Mon Dieu! récite-moi tout de suite les imprécations de Camille! ce sera plus tôt fait!

BALLUE.

Oui!...

Voir monsieur Giromont à son dernier soupir!
Moi seul en être cause, et mourir de plaisir!...

ALFRED.

Ne peux-tu pardonner de légers ridicules à un honnête vieillard qui n'a d'autre tort en somme que d'être de son temps, comme tu es du tien?

BALLUE.

Qu'il reste donc avec les gens de son temps, morbleu! et qu'il laisse en paix ceux du nôtre!

ALFRED.

Mais à ce compte-là, mon cher, les relations sociales deviendraient impossibles!! T'imagines-tu par hasard que ce brave homme m'amuse plus que toi!

BALLUE.

Toi c'est différent!... Tu es marié, toi! tu es forcé d'adopter les amis de ta belle-mère; tu n'as que ce que tu mérites, toi!

ALFRED.

A la bonne heure! voilà qui répond d'avance à ce que je voulais te dire!...

BALLUE.

Comment!

ALFRED.

Voyons! tu n'as jamais eu de liaison avec une veuve de

trente-cinq ans, n'est ce pas? blonde, et dont le mari aurait été agent de change ou Espagnol?

BALLUE.

Quel diable de conte me fais-tu là ?

ALFRED.

Un conte bleu, je le sais ; mais tout bleu qu'il est, il a été recueilli par monsieur Giromont...

BALLUE.

Encore Giromont !

ALFRED.

Oui ! qui en a fait part à ma belle-mère... qui a cru naturellement pouvoir en induire... sur le bruit d'une rupture, bien entendu... et d'après certains indices auxquels les femmes ne se trompent pas... à ce qu'il paraît... que... tu avais formellement l'intention de... d'épouser Ursulé !

BALLUE.

Hein ?

ALFRED.

Je te prie de croire que je n'y suis pour rien, et que, si je t'en parle...

BALLUE, tirant sa montre.

Pardon ! l'heure du prochain départ ?...

ALFRED.

Comment !

BALLUE, cherchant autour de lui.

Où diable ai-je mis mon chapeau ?

ALFRED.

Mais, morbleu ! ce n'est pas une raison...

BALLUE.

Malédiction !.. je l'ai laissé dans le salon !

ALFRED.

M'écouteras-tu ?..

BALLUE, prenant le chapeau laissé par Giromont sur le bureau.

Ah ! celui de monsieur Giromont ! je suis sauvé !..

ALFRED, lui barrant le passage.

Ah ça ! Voyons ! est-tu fou ?

BALLUE.

Mais tu ne comprends donc pas qu'on me placerait à table entre mademoiselle Ursule et monsieur Giromont, et que, si j'avais le malheur de verser à boire à ma voisine, mon voisin recommencerait de plus belle ses allusions au mariage des bêtes, et que, si j'avais l'imprudence d'accepter du plum-

pudding, la cuisinière insinuerait adroitement qu'on l'a fait tout exprès pour moi, et que, s'il m'arrivait d'éternuer, madame Cerisaie ferait peser sur ma tête des regards maternels à donner le frisson, et qu'on en couclurait en famille que je suis irréparablement engagé envers ta belle-sœur, et que ton jardinier viendrait regarder à la fenêtre pour voir le mari de mademoiselle Ursule !.. dis ! tu ne le comprends donc pas ?...

ALFRED.

Permets !..

Troisième exécution, dans la coulisse, de la *Dernière pensée* de Weber.

BALLUE.

Ecoute !.. c'est la *Dernière Pensée* de Weber, qui est de Reissiger, comme tu ne le sais peut-être pas ! Eh bien ! Si je restais à dîner, voilà ce que je serais condamné à entendre jusqu'à la fin de mes jours, avec l'accompagnement tyrolien de monsieur Giromont !.. la la où ! la où ! la où ! la où !.. tu me rapporteras mon chapeau et je te rendrai le sien ! adieu !..

ALFRED.

Laisse-moi te reconduire au moins !..

BALLUE, voyant paraître Laure.

Bon ! ta femme...

Le piano se tait.

SCÈNE XXIII

LES MÊMES, LAURE.

LAURE, à la cantonnade.

Eh bien ! quoi ! ton arnica !.. Elle ne l'a pas bu ton arnica ! — Nous voilà bien ! Joséphine s'en va maintenant ! Non ! voyez-vous, monsieur Ballüe, maman est excellente, mais si vous saviez...

ALFRED.

Mon Dieu ! ma chère, Ballüe en sait plus qu'il ne faut ; car il fait comme Joséphine, il s'en va !..

LAURE.

Comment ?..

BALLUE.

Excusez-moi, madame ; une affaire imprévue..

LAURE.

Ah ! Monsieur Ballüe ! moi qui avais fait faire un plum-pudding tout exprès pour vous !..

BALLUE, à Alfred.

Quand je te le disais !...

LAURE.

Nous vous reverrons au moins ?...

BALLUE.

Comment donc, madame ! (A part.) Dans un monde meilleur !...

LAURE.

Mais vous avez le chapeau de monsieur Giromont ?

BALLUE.

Rassurez-vous ! il est neuf !.. Encore une fois pardon, et merci de votre bon accueil !

ALFRED.

Attends-moi ! que diable !..

BALLUE.

Oui.

Il sort en courant.

LAURE, arrêtant Alfred.

M'expliqueras-tu ?...

ALFRED.

Ta mère, parbleu ! Avec sa manie de marier Ursule ! Tu en vois le résultat ! Ballüe ne remettra plus les pieds ici !

LAURE.

Mais...

ALFRED.

Je reviens ! (Courant à la poursuite de Ballüe.) Eh ! Ballüe ! Ballüe !..

BALLUE, dans l'éloignement.

Oui !

SCÈNE XXIV

LAURE, puis MADAME CERISAIE et URSULE.

LAURE.

Je m'en doutais !... Si ce nouveau camouflet pouvait servir à quelque chose au moins ! mais demain ce sera à recommencer !...

MADAME CERISAIE.

Insolente !

LAURE.

Quoi donc ?

URSULE.

Tu sais le mal que Thérèse nous a dit de Joséphine ?

LAURE.

Eh bien ?

URSULE.

Eh bien ! elle nous donne congé parce que Joséphine s'en va !...

LAURE.

Dame !

MADAME CERISAIE.

Comment dame ?.. — Je te dis que tu feras partir toutes mes servantes !

LAURE.

Moi ? mais accuse-moi donc aussi d'avoir fait partir monsieur Ballüe !..

MADAME CERISAIE et URSULE.

Monsieur Ballüe !..

LAURE.

Ursule en sera encore une fois pour ses avances. — Crois-tu que j'avais raison maintenant ?

MADAME CERISAIE.

Mais, ma fille... Je ne comprends pas... Il faut que ton mari...

URSULE.

Il lui a donc parlé de moi ?...

MADAME CERISAIE.

Au fait, je ne sais pas ce que ton mari a pu lui dire, à son monsieur Ballüe !

LAURE.

Bien ! c'est la faute de mon mari à présent !

SCÈNE XXV

LES MÊMES, ALFRED.

ALFRED, essoufflé.

Ouf! il court trop vite; j'y renonce. — Ah! vous voilà, chère madame! Eh bien! vous savez que Ballüe.....

MADAME CERISAIE.

Après? est-ce ma faute?

ALFRED.

C'est peut-être la mienne?

MADAME CERISAIE.

Il faut bien cependant, pour que monsieur Ballüe soit parti, que vous lui ayez dit quelque chose!...

ALFRED.

Hein!

MADAME CERISAIE.

Vous avais-je chargé de lui offrir Ursule, comme on offre un billet de concert, de but en blanc? Je vous avais prié de sonder adroitement ses intentions, voilà tout!

ALFRED.

Morbleu!!!

LAURE.

Il est certain que si tu avais pris le temps de réfléchir...

ALFRED.

Toi aussi!...

MADAME CERISAIE.

Enfin, mon ami, votre démarche est très-compromettante pour ma fille! quel air cela nous donne-t-il, je vous le demande!

ALFRED.

Quoi! il ne suffit pas que tous mes amis, Dourlan, Jeanron, Ballüe, aient renoncé à me voir pour les beaux yeux....

MADAME CERISAIE.

D'abord, monsieur, tous vos amis sont fort mal élevés! et ensuite, où voulez-vous en venir? à nous rendre responsables de ce qu'ils renoncent à vous voir?... J'ai dû croire, je vous

l'avoue, qu'en devenant mon gendre vous deveniez un membre de la famille, et qu'à ce titre....

ALFRED.

Permettez, madame ! je crois avoir fait, pour placer Ursule, tout ce qu'un frère...

URSULE.

Comment ! pour me placer ? Suis-je une marchandise à présent ?

ALFRED.

Pour vous marier, soit ! J'ai fait, dis-je, tout ce qu'un frère aurait fait à ma place, et quand on vient me reprocher...

MADAME CERISAIE.

Je ne vous reproche rien ! mais ce que je sais, c'est que monsieur Langlois, qui avait trois belles-sœurs, les a mariées toutes les trois !...

ALFRED.

Eh ! que diable ! madame ! il y a monsieur de Foy ! Il y a monsieur de Foy, parbleu !

MADAME CERISAIE.

Vous perdez la tête, je suppose ! voilà votre manière de réparer vos torts !... Ah monsieur !...

URSULE, faisant asseoir madame Cerisaie sur un fauteuil.

Voyons, maman ! ne te fais pas de mal, je t'en prie !

ALFRED.

Mon Dieu ! ma chère belle-sœur, vos airs d'Antigone sont fort ridicules, je vous en avertis !...

MADAME CERISAIE.

C'est cela ! comparez-moi à Bélisaire, maintenant !

ALFRED.

Pardon ! Œdipe !

MADAME CERISAIE, se levant en sursaut.

Et quand ce serait Œdipe !...

LAURE.

Voyons ! Alfred !...

Alfred remonte la scène. — Madame Cerisaie, Ursule et Laure parlent ensemble.

MADAME CERISAIE, à Laure.

Je te déclare, ma fille, que je suis à bout de patience, et que, si de pareilles scènes devaient se renouveler, je me verrais nécessairement forcée !...

URSULE, à madame Cerisaie.

Tu n'es pas raisonnable aussi ! pourquoi prends-tu ce qu'il dit au sérieux ? tu sais bien que quand monsieur est en colère...

LAURE, à madame Cerisaie.

Il faudrait s'entendre pourtant ! tu le charges de faire une démarche auprès de monsieur Ballüe, et tu viens ensuite lui reprocher...

ALFRED, redescendant la scène.

Monsieur Giromont !...

Les trois femmes se taisent aussitôt, courent s'asseoir et travaillent activement à des ouvrages de femme ; Alfred s'assied devant son bureau et travaille de son côté.

SCÈNE XXVI

LES MÊMES, GIROMONT.

Giromont arrive en boitant. Il tient un carnet à la main.

GIROMONT.

Eh bien ! vous le voyez, mesdames ! votre arnica a fait miracle ! Je boite encore un peu, mais enfin je suis debout. Vous croyez peut-être que je suis resté sans compagnie ? pas du tout ! Les muses ont profité de votre absence pour me visiter ! voulez-vous que je vous répète ce qu'elles m'ont dit à l'oreille ? je l'ai écrit sur mon carnet ! Qui ne dit mot consent, n'est-ce pas ?
Incipiam !

Non ! le bonheur n'est pas une vaine chimère ;
Je le retrouve ici loin des troubles civils ;
Et, d'un monde trompeur évitant les périls,
Il rassemble en ces lieux les amours et leur mère !

(Profond silence. — Giromont s'adresse à madame Cerisaie.) Vénus, la mère des amours ! (Même silence. — Giromont reprend à part.) Que diable ont-ils ?... est-ce qu'ils sont devenus muets ?

Il met son carnet dans sa poche.

ALFRED, se levant.

Je tiens le plan de votre maison, monsieur Giromont!

GIROMONT.

Plait-il!

ALFRED, montrant à Giromont et au public un plan traversé verticalement par une longue ligne rouge.

Suivez-moi bien ! c'est la réponse à votre quatrain : voici les bâtiments...

GIROMONT.

Pardon ! il me semblait...

ALFRED.

Où, je les avais d'abord placés près de la route ; mais maintenant je les baigne dans la rivière. Ils se composent de deux pavillons adossés l'un à l'autre, et n'ayant ensemble aucune communication ; la grande ligne rouge que vous voyez là est un mur de cinq ou six mètres de haut, séparant le jardin, de la maison à la route, en deux langues de terrain d'égale longueur, de telle façon... — comprenez bien ceci, je vous prie, — que, lorsqu'un habitant du pavillon A se met en tête de rendre visite à un habitant du pavillon B, il se trouve placé dans cette alternative, ou de faire un quart de lieue en passant par la route, auquel cas il a le temps de réfléchir et de tourner vers le chemin de fer, ou d'escalader un balcon qui surplombe du côté de la rivière ; et, dans cette dernière hypothèse, il a la chance de se noyer ! voilà la maison que vous m'avez demandée, monsieur Giromont ! la seule où l'on puisse raisonnablement loger deux familles sous le même toit !

Il replace le plan sur le bureau.

GIROMONT.

Diable!...

MADAME CERISAIE, déposant son ouvrage sur le guéridon et se levant.

Mettez-moi tout de suite à la porte, mon gendre ; ce sera plus franc !

ALFRED.

Fi donc ! chère madame !... vous savez bien que je serai toujours trop heureux de...

MADAME CERISAIE.

Je vous tiens quitte de vos compliments.

SCÈNE XXVII

LES MÊMES, JOSÉPHINE, THÉRÈSE.

JOSÉPHINE.

Madame est servie !

MADAME CERISAIÉ.

Joséphine ! On dit que c'est moi qui vous fais partir ; voulez-vous la place de Thérèse ?

LAURE.

Thérèse !... Je vous donne la place de Joséphine !

MADAME CERISAIÉ.

Vous me manquez de respect, ma fille !..

LAURE.

En quoi donc, maman ?

THÉRÈSE, bas à Joséphine.

Faut-il ?...

JOSÉPHINE.

Tout de même.

MADAME CERISAIÉ.

Votre bras, monsieur Giromont.

Elle va reprendre son ouvrage.

GIROMONT.

A vos ordres, madame !

Il regarde autour de lui.

ALFRED.

Vous cherchez votre chapeau ? il est parti pour Paris avec Ballüe...

GIROMONT.

Comment ?

ALFRED.

Soyez tranquille ! Ballüe vous a laissé le sien.

GIROMONT.

Mais monsieur Ballüe ne venait donc pas ?...

ALFRED.

Pour imiter le lion ?... non, monsieur Giromont.

LAURE, à Ursule.

Eh bien ! quand tu m'auras dévorée des yeux !...

URSULE.

Je ne vous parle pas !.

Elle lui tourne le dos.

JOSÉPHINE, à part.

Un instant !.. maintenant que je suis chez madame Cerisaie, les pincettes sont à nous !

THÉRÈSE, disputant les pincettes à Joséphine.

Si tu voulais bien laisser nos pincettes !..

MADAME CERISAIE.

Je vous attends, monsieur Giromont.

GIROMONT.

Me voici, madame ! (Bas à Alfred.) Toute réflexion faite, ne bâtissez pas encore ma maison.

Il offre le bras à madame Cerisaie ; Ursule s'empare de l'autre. Alfred les suit avec Laure. Thérèse et Joséphine continuent à se disputer les pincettes.

L'orchestre joue l'air : *Où peut-on être mieux qu'au sein de sa famille.*

La toile tombe.

FIN